

ARTHUR
DÉNOUVEAUX
&
ANTOINE
GARAPON

**DU CHOC
À L'EXPÉRIENCE**



**TRACTS
DE CRISE**
GALLIMARD

26 MARS 2020 / 10 H / **N° 17**
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

Choc. Nous y sommes en plein. Nous voici en état de choc. Un état qui se manifeste d'abord par une suppression du temps. Il nous coupe du passé et de ses repères, du présent et de sa routine, mais aussi de l'avenir dont on ne sait pas grand-chose, si ce n'est que rien ne sera plus comme avant. D'imprévisible il est devenu **irreprésentable**. Cette suppression du temps est le propre de toutes les révolutions – on le sait depuis Michelet : « le temps a péri, l'espace a péri, ces deux conditions matérielles auxquelles la vie est soumise... Étrange *vita nuova* qui commence pour la France » – sauf que ce n'est pas une révolution que nous vivons, pas plus qu'une guerre d'ailleurs.

Que vivons-nous alors ? Une menace ? À l'évidence, mais elle n'a rien à voir avec la menace nucléaire ou la menace, très réelle aujourd'hui, de la récession qui ont des causes politiques ou économiques. Un risque ? Non car le risque se calcule, à la différence de la catastrophe qui nous cueille « à froid » ; on mesure entre le risque et la catastrophe la même distance qu'entre la peur – qui justifie selon Hobbes de s'unir autour d'un pacte de délégation de sa liberté contre la protection du souverain – et la terreur – qui paralyse et pousse à un regroupement archaïque autour du chef : « la seule façon de mettre les gens ensemble, c'est encore de leur envoyer la peste », dit à Tarrou le cynique Cottard dans *La Peste*. Un danger ? Oui, mais ce danger c'est celui de la contamination dont Ricœur rappelle qu'il s'agit de la perception la plus archaïque de la propagation du mal, par contact. Elle fait pièce à l'idée de souillure et de sacré ; cette pandémie moderne nous renvoie à quelque chose d'archaïque.

Certains voient un peu précipitamment dans cet événement une invention maléfique du biopouvoir pour se maintenir ; elle serait le stade ultime d'une domination qui ne peut plus s'exercer que sur la vie biologique. D'autres y voient le retour de peurs ancestrales, d'un mal inconnu et invisible, voire d'une punition divine. Les deux ont raison, à leur manière, car nous vivons en même temps le stade ultime du monde d'hier et un stade premier du monde de demain. D'où ce temps si particulier que les

anthropologues appellent un « temps fondateur ». Mais ils ne peuvent en parler qu'en regardant en arrière, avec le regard distancié du savant ; nous, nous sommes en plein dedans, en étant confinés dans la caverne.

Le choc vient de ce que l'entendement bute contre un événement dont la causalité est introuvable. Bien sûr, nous savons tout ou presque, sur le virus, ses modes de propagation, etc., mais il nous plonge dans un registre de sens inconnu, qui se situe au-delà de la politique ou de l'économie. Nous sommes propulsés dans un nouvel ordre dans lequel, comme dit le juge Othon : « ce n'est pas la loi qui compte, mais la condamnation » ; « du point de vue supérieur de la peste, ajoute Camus, tout le monde, depuis le directeur jusqu'au dernier détenu, était condamné et, pour la première fois peut-être, il régnait dans la prison une justice absolue ». La loi humaine, le droit, se trouvent directement aux prises avec la loi biologique fondamentale, celle de la vie et de la mort. La différence avec la guerre où des vies s'affrontent dans une lutte impitoyable, c'est qu'aujourd'hui tous les hommes, peut-être pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, conscients ensemble d'affronter le même danger mortel, se réunissent pour lutter contre l'agent mortifère. Dans l'état d'urgence sanitaire, l'espèce humaine tout entière est devenue un grand syndicat des vivants contre la mort. Un syndicat qui aurait décidé unanimement d'une grève d'un genre nouveau, qui donnerait du temps pour élaborer

les revendications de demain. Décidément le temps est inversé.

L'état de choc nous laisse collés, presque fascinés, par les dégâts que provoque l'entrechoc du virus avec nos corps, nous voilà ramenés à la fragilité de nos corps physiques. La seule causalité mécanique de la propagation ne peut satisfaire notre aspiration à donner du sens à ce qui nous arrive, qui exige de rapatrier l'événement dans l'ordre moral, et de nous permettre d'en tirer une expérience nouvelle du monde. C'est la raison pour laquelle nous multiplions les métaphores adéquates, non seulement pour rendre compte de cette causalité qui ne nous suffit pas, mais aussi de façon à utiliser notre imagination pour dédoubler les faits bruts par des signes d'actions possibles. Ce qui retient l'attention dans la métaphore guerrière, ce n'est pas tant l'ennemi, ni la victoire finale, que la mobilisation générale. C'est à cette condition que le choc, que la seule science ne suffit pas à dépasser, pourra prendre véritablement du sens, et accéder au statut d'expérience.

On passe du choc à l'expérience lorsque l'on arrive à mettre des mots sur notre vécu, et donc à le rendre partageable avec d'autres, à le faire entrer dans une relation. Difficile quand l'autre est devenu source de danger et de méfiance, et que le confinement est devenu la règle planétaire. Il nous faut pourtant trouver une relation qui identifie le mal sous sa forme nouvelle, et qui nous permette de se projeter à nouveau collectivement dans l'avenir, bref

de renouer avec la politique. Le choc paralyse tandis que l'expérience insuffle un nouvel élan vital. Cet élan rouvre le temps, il permet de sortir du temps immobile du choc pour « durer » ensemble, penser à l'avenir, et agir de nouveau politiquement. L'expérience lie le passé, le présent et l'avenir : demain commence aujourd'hui.

Si Pierre Hassner a pu parler de « La revanche des passions », après les attentats de 2015, aujourd'hui, c'est la revanche de la nature. La nature va peut-être réaliser en quelques mois ce que les hommes n'arrivaient pas à faire depuis des décennies, à savoir de discipliner une mondialisation en bout de course et à remettre l'humain au centre d'un capitalisme saisi d'hubris. « Il faut fonder le concept de progrès sur l'idée de catastrophe, écrit Walter Benjamin dans son essai sur *Charles Baudelaire*. Que les choses continuent comme avant, voilà la catastrophe ».

Passer de l'infection à la contamination, du contact qui tue à la solidarité qui vivifie, c'est habiller d'expérience une réalité physique, et préparer la vie d'après. C'est le sens que l'on peut lire dans la dernière phrase de *La Peste* : Rieux savait « que le bacille de la peste ne meurt ni ne disparaît jamais, il peut rester pendant des dizaines d'années endormi dans les meubles et le linge, qu'il attend patiemment dans les chambres, les caves, les mouchoirs et les paperasses, et que, peut-être, le jour viendrait où, pour le malheur et l'enseignement des hommes, la peste réveillerait ses rats et les enverrait mourir dans une cité heureuse ».

Alors que nous sommes encore sous le choc, interdits par le malheur, l'expérience nous permettra d'en tirer les enseignements pour nous rendre plus forts, en méditant ce dernier vers du poème « Pendant que la mer gronde » de Victor Hugo : « Tout orage finit par ce pardon, l'azur. »

ARTHUR DÉNOUVEAUX, ANTOINE GARAPON

À l'heure du soupçon, il y a deux attitudes possibles. Celle de la désillusion et du renoncement, d'une part, nourrie par le constat que le temps de la réflexion et celui de la décision n'ont plus rien en commun ; celle d'un regain d'attention, d'autre part, dont témoignent le retour des cahiers de doléances et la réactivation d'un débat d'ampleur nationale. Notre liberté de penser, comme au vrai toutes nos libertés, ne peut s'exercer en dehors de notre volonté de comprendre.

Voilà pourquoi la collection «Tracts» fera entrer les femmes et les hommes de lettres dans le débat, en accueillant des essais en prise avec leur temps mais riches de la distance propre à leur singularité. Ces voix doivent se faire entendre en tous lieux, comme ce fut le cas des grands «tracts de la NRF» qui parurent dans les années 1930, signés par André Gide, Jules Romains, Thomas Mann ou Jean Giono – lequel rappelait en son temps : «Nous vivons les mots quand ils sont justes.»

Puissions-nous tous ensemble faire revivre cette belle exigence.

ANTOINE GALLIMARD





On passe du choc à l'expérience lorsque l'on arrive à mettre des mots sur notre vécu, et donc à le rendre partageable avec d'autres, à le faire entrer dans une relation. Difficile quand l'autre est devenu source de danger et de méfiance, et que le confinement est devenu la règle planétaire. Il nous faut pourtant trouver une relation qui identifie le mal sous sa forme nouvelle, et qui nous permette de se projeter à nouveau collectivement dans l'avenir, bref de renouer avec la politique.

ARTHUR DÉNOUVEAUX & ANTOINE GARAPON

ARTHUR DÉNOUVEAUX, NÉ EN 1986 ET DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE, EST ENTREPRENEUR. SURVIVANT DE L'ATTENTAT DU BATACLAN, IL PRÉSIDE L'ASSOCIATION DE VICTIMES « LIFE FOR PARIS : 13 NOVEMBRE 2015 ».

ANTOINE GARAPON, NÉ EN 1952, EST MAGISTRAT, SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES SUR LA JUSTICE.

TRACTS.GALLIMARD.FR

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : **ANTOINE GALLIMARD**

DIRECTION ÉDITORIALE : **ALBAN CERISIER**

ALBAN.CERISIER@GALLIMARD.FR

GALLIMARD • 5 RUE GASTON-GALLIMARD 75007 PARIS • FRANCE • GALLIMARD.FR

DÉPÔT LÉGAL : MARS 2020 © ÉDITIONS GALLIMARD, 2020

26 MARS 2020

ARTHUR
DÉNOUVEAUX
&
ANTOINE
GARAPON

**DU CHOC
À L'EXPÉRIENCE**



26 MARS 2020 / 10 H / N° 17
OFFERT EN PÉRIODE DE CONFINEMENT

**Du choc
à l'expérience
Arthur Dénoaveaux
et Antoine Garapon**

Cette édition électronique du livre
Du choc à l'expérience d'Arthur Dénoaveaux et Antoine Garapon
a été réalisée le 25 mars 2020
par les Éditions Gallimard.
ISBN : 9782072910494